

Session *Fides et Ratio*

L'exemple de Clément d'Alexandrie

août 2014

Entre 1899 et 1900, le célèbre historien des dogmes Adolf Von Harnack donna une série de conférences intitulée « L'Essence du Christianisme ». Il y distinguait « l'Évangile » et « l'Évangile dans l'histoire » : « l'Évangile », c'est ce qui se dégage dans toute sa simplicité originelle de la personne de Jésus, de ses croyances, de son message ; « l'Évangile dans l'histoire », c'est la forme dogmatique que le christianisme a empruntée sous l'influence des Pères de l'Église et des premiers conciles. Entre les deux, Harnack ne voit pas une continuité fondamentale, une appropriation de la Parole de Dieu par une culture déterminée, appropriation non seulement légitime mais providentiellement voulue par Dieu. Au contraire, le passage de l'Évangile au dogme serait une rupture, une infidélité, « une œuvre de l'esprit grec sur la terre des évangiles ». La première tâche du christianisme moderne serait de se débarrasser de sa gangue philosophique devenue inutile pour retrouver les éléments intemporels de la Bonne Nouvelle : la venue du Royaume de Dieu, la valeur infinie de l'âme humaine, le commandement de l'amour.

La thèse d'Harnack, en dépit de ses excès idéologiques et même de ses incohérences historiques, n'a pas été sans influence sur la théologie du XXe siècle. Jean-Paul II y fait une allusion voilée au n°55 de *Fides et Ratio* :

D'autres formes de fidéisme latent se reconnaissent au peu de considération accordée à la théologie spéculative, comme aussi au mépris pour la philosophie classique, aux notions desquelles l'intelligence de la foi et les formulations dogmatiques elles-mêmes ont puisé leur terminologie.

Qualifier une telle attitude de *fidéisme* est une condamnation forte. Elle invite à étudier dans une autre perspective que celle du protestantisme libéral la rencontre de l'Écriture et de la philosophie grecque, ce que nous ferons en nous mettant à l'écoute d'un témoin éminent de l'Église primitive : Clément d'Alexandrie.

1 Une rencontre problématique

Avant que d'être une étape de l'histoire de l'Église, la rencontre de la sagesse antique et du christianisme est un fait interne au Nouveau Testament lui-même. Certaines influences stoïciennes sont repérables dans le prologue johannique et dans les lettres de Paul. On a également beaucoup écrit sur le platonisme que l'auteur de l'*Épître aux Hébreux* aurait hérité de Philon d'Alexandrie, en oubliant parfois à quel point l'herméneutique d'*Hébreux* se distingue de l'allégorie philonienne. Reste que là où le Nouveau Testament parle explicitement de la philosophie, à savoir dans le corpus paulinien, il semble plutôt soucieux d'en marquer l'impuissance pour atteindre le salut, voire de mettre en garde contre les dangers que la *sofia* païenne représente face à la Croix de Jésus. Ainsi en Col 2,8 la note distinctive de la philosophie est de tromper parce qu'elle est liée aux « éléments du monde », c'est-à-dire aux forces mythologiques et peut-être démoniaques à l'œuvre dans le paganisme : « Veillez à ce que nul ne vous prenne au piège de la philosophie, cette creuse duperie à l'enseigne de la tradition des

hommes, des forces qui régissent l'univers et non plus du Christ. » Ac 17,18 évoque des philosophes épicuriens et stoïciens qui s'entretiennent avec Paul, mais ce sera finalement pour rire de lui. Rien d'étonnant alors à ce que l'Apôtre des Nations parle aux Corinthiens de la foi comme d'une divine folie, la folie de la Croix contre laquelle se heurtent toutes les sagesse païennes en quête d'une rédemption de l'homme par l'homme.

Ainsi la rencontre de la philosophie et du christianisme a-t-elle d'abord pris des allures de confrontation, ce que l'on retrouve avec les premiers Pères et théologiens de l'Église. Un passage célèbre de Tertullien (150-230) est souvent cité à ce sujet :

C'est la philosophie qui fournit sa matière à la sagesse mondaine, en se faisant l'interprète téméraire de la nature divine et des plans divins. En un mot, les hérésies elles-mêmes reçoivent leurs armes de la philosophie. De là, chez Valentin, les éons et je ne sais quelles formes en nombre infini et la triade humaine : il avait été disciple de Platon. De là, le dieu de Marcion, bien préférable parce qu'il se tient tranquille : Marcion venait des stoïciens. [...] Ce sont les mêmes sujets qui sont agités chez les hérétiques et chez les philosophes, les mêmes enquêtes que l'on enchevêtre. [...] Pitoyable Aristote qui leur a enseigné la dialectique, également ingénieuse à construire et à renverser, fuyante dans ses propositions, outrée dans ses conjectures, sans souplesse dans ses raisonnements. [...] Qu'ont de commun Athènes et Jérusalem ? L'Académie et l'Église¹ ?

Jean-Paul II résume bien la situation en disant que :

La pratique de la philosophie et la fréquentation des écoles furent considérées par les premiers chrétiens comme une source de trouble plus que comme une chance. Pour eux, le devoir premier et pressant était l'annonce du Christ ressuscité, à proposer dans une rencontre personnelle capable de conduire l'interlocuteur à la conversion du cœur et à la demande du baptême. (FR 38)

2 Le christianisme comme philosophie

L'exclusion de la philosophie par le christianisme, peut-être vécue originellement sur le même plan que la condamnation de l'idolâtrie et des pratiques judaïsantes, ne pouvait cependant pas avoir le dernier mot. Dans la mesure même où le discours chrétien prétend être audible par tous les hommes, il était nécessaire de constituer une communauté de langage entre les apôtres de la foi nouvelle et les païens à qui ils s'adressaient. Or une telle communauté de langage ne pouvait reposer que sur la raison, dont la philosophie était une expression privilégiée.

Progressivement, il apparut de plus en plus clairement aux théologiens chrétiens que l'histoire intellectuelle du paganisme n'était pas réductible à l'idolâtrie, mais qu'elle laissait transparaître un vrai désir de Dieu qui devait, d'une manière ou d'une autre, être ordonné à l'Évangile. Cette évolution de l'Église sur la valeur à accorder à la philosophie pouvait se réfléchir doctrinalement à partir du dogme de la Création. Certes, les gnosés marcionite et valentinienne déployaient leurs discours captieux dans la mouvance du néo-platonisme, ce que Tertullien avait beau jeu de faire remarquer. Mais précisément, en affirmant contre ces gnosés l'identité du Dieu créateur et du Dieu sauveur, l'Église se donnait les moyens de penser la présence du vrai Dieu jusque dans la quête païenne de la sagesse. Un bon représentant de ce « virage philosophique » de la théologie est saint Justin de Naplouse (100-168). Argumentant à

¹ *De præscriptione hæreticorum*, VII : SC 46, pp. 96-98.

partir du Prologue de Jean, qui affirme que le Verbe éclaire tout homme venant en ce monde, Justin pose les fondements d'une sorte de « christianisme anonyme » : depuis la création du monde, ceux qui ont vécu selon le Verbe, qu'ils aient été païens ou Juifs, ont été comme par avance des chrétiens ; au contraire ceux qui se sont abandonnés au vice et à l'erreur ont persécuté le Christ dès avant sa venue sur terre. On assiste ainsi à une réappropriation de l'histoire par le christianisme, que Justin synthétise dans une formule à la fois grandiose et ambiguë : « Tout ce qui s'est dit de bien est nôtre². »

Cette nouvelle attitude des chrétiens vis-à-vis de la philosophie correspond, pour reprendre les mots d'Étienne Gilson,

à un renversement du problème aussi curieux qu'inévitable. Si tout ce qu'il y avait de vrai dans la philosophie était un pressentiment et comme une ébauche du christianisme, celui qui possède le christianisme doit posséder par là même tout ce qu'il y avait de vrai et tout ce qu'il pourra jamais y avoir de vrai dans la philosophie³.

Cette prise de possession sera légitimée par Origène (185-253) dans une exégèse d'Ex 12,35 qui fera date : le christianisme est autorisé à piller les réserves philosophiques du monde païen comme les Hébreux, pendant l'Exode, prirent les dépouilles des Égyptiens⁴.

Plus radicale encore, la fable du « larcin des grecs » est assez révélatrice d'un nouvel état d'esprit : la sagesse de Moïse étant plus ancienne que celle d'Homère, Athènes aurait construit sa réputation en empruntant au judaïsme ce qu'il contenait de sagesse universelle, en particulier le monothéisme dont Platon s'est fait le défenseur. Bref, non seulement la théologie peut et doit dialoguer avec la philosophie, mais plus encore le christianisme seul mérite le nom de « philosophie ». Il est la vraie philosophie, qui ne se définit pas par une mise en crise de la sagesse humaine mais par une sagesse toujours plus grande que la sagesse humaine car venant de Dieu lui-même.

3 Clément et la Sagesse

Dans l'épopée intellectuelle que nous avons retracée à gros traits, celle de la rencontre du christianisme et de la philosophie antique, Clément d'Alexandrie (140-220) occupe une place singulière. Il est d'abord le premier écrivain chrétien qui conçoit le dessein d'une entreprise littéraire systématique, et non pas pour répondre dans l'urgence à telle ou telle difficulté pastorale. Il vise ainsi à fournir au chrétien cultivé un programme complet de formation spirituelle, calqué sur l'enseignement traditionnel de la philosophie. Ce faisant, il est le premier à présenter la suite du Christ sur le modèle d'une école de sagesse, comme elles existaient nombreuses à Alexandrie, à Athènes et dans toutes les grandes villes de l'*oikoumênê*. Il est enfin le premier théologien à assumer aussi lucidement l'héritage poétique et philosophique grec.

On ne sait pas exactement où et quand est né Clément. Selon son propre témoignage, qui sur ce point ressemble un peu à celui de Justin, il aurait beaucoup voyagé en recherche de la

² *Ile Apologie*, XIII.

³ *L'esprit de la philosophie médiévale*, pp. 24-25.

⁴ *Ep. Greg. Thaum.* 1-2.

Sagesse, avant de trouver dans la personne du chrétien Pantène, à Alexandrie, celui qui « déposa dans son âme une gnose toute pure ». Clément se fixa alors dans la capitale politique et culturelle de l'Égypte, où il reçut probablement le sacerdoce et devint un maître spirituel. Mais peut-être parce que son œuvre fut jugée trop aventureuse, trop individualiste ou trop ésotérique, il dut quitter Alexandrie vers 210 ou 215 et fut accueilli par l'évêque de Jérusalem, qui l'utilisa pour diverses missions. On ne connaît pas les circonstances de sa mort.

Nous venons d'en parler, Clément s'inscrit dans le courant « moderniste » qui tend à identifier philosophie et christianisme. Mais à son époque encore moins qu'à celle de Platon la philosophie n'est réductible à un discours argumenté sur les vérités que l'homme peut atteindre par sa raison. Il s'agit plutôt d'une direction spirituelle, presque une mystique, qui vise à transformer l'âme du disciple pour le conduire vers la Sagesse. Tel est le projet dans lequel s'inscrit la fameuse trilogie de Clément, *Le Protreptique*, *Le Pédagogue* et *Les Stromates*.

Le Protreptique, dans la tradition littéraire d'Aristote, de Jamblique et de Cicéron, exhorte son lecteur à se convertir à la philosophie, au Logos. Mais, pour Clément, le Christ est le seul véritable Logos, le seul à pouvoir apporter le salut aux hommes. Tout en accordant aux mythes anciens une certaine intuition de la condition humaine, Clément voit dans l'incarnation du Logos une étape décisive dans la dispensation du salut. Désormais la vérité est accessible et elle conduit *ipso facto* à abandonner les coutumes fausses et vaines des ancêtres.

Au lecteur convaincu par *Le Protreptique* est alors proposé dans *Le Pédagogue* un enseignement moral minutieux, qui prend même parfois l'allure d'un manuel de politesse et de bonnes manières : comment se comporter en ce qui concerne la nourriture et la boisson, la vaisselle, le mobilier, le vêtement, les exercices physiques, etc. Le principe général de cette morale s'enracine dans la plus pure tradition stoïcienne et platonicienne : suivre la nature en se tenant dans la mesure et le juste milieu, mais rechercher les biens de l'âme avant ceux du corps. Une telle fidélité à la sagesse païenne peut surprendre dans un enseignement supposé s'adresser à un nouveau converti au christianisme. Elle est révélatrice de la profonde conviction de Clément sur l'identité de la Raison et du Christ. L'unique Logos qui s'exprimait de manière fragmentaire chez les philosophes antiques est pleinement manifesté dans le Christ. Il ne peut donc pas y avoir de divergence de contenu entre la morale païenne dans ce qu'elle a de meilleur et la morale chrétienne. Simplement les vérités de la philosophie morale traditionnelle prennent un sens nouveau puisqu'elles tracent désormais le chemin d'une authentique *sequela Christi*.

Après la conversion à la sagesse et la purification des mœurs, la formation du philosophe prévoyait un enseignement doctrinal à deux niveaux : d'abord l'étude de la nature, de la *phusis*, pour découvrir en elle le reflet du monde des Idées ; ensuite l'élévation de l'intelligence jusqu'aux Idées elles-mêmes, mouvement par lequel l'âme retrouvait son unité et son identité divine. Or depuis Philon (I^{er} siècle), Plutarque et Numénios (II^e siècle), la connaissance parfaite, la « gnose », parce qu'elle est retour à la Raison antique, passe par l'exégèse allégorique des mythes des Grecs, des Égyptiens et des Juifs, supposés proches de l'origine. Clément reprend essentiellement le même programme, mais en le christianisant, c'est-à-dire que la véritable gnose sera communiquée au croyant à travers l'exégèse spirituelle de l'Écriture Sainte. La physique correspond alors aux enseignements de Moïse dans le Pentateuque, et la connaissance des plus grands mystères divins est révélée dans les évangiles et les lettres de Paul. Nous ne possédons pas

d'ouvrage de Clément qui développe cet ambitieux programme, mais *Les Stromates* pourraient bien en être une longue introduction.

4 *Les Stromates*

Les Stromates n'ont pas de caractère systématique, conformément à leur titre qui signifie « tapisseries ». Selon Pierre Hadot, il faut y voir des « essais » à la Montaigne, des exercices permettant d'assouplir l'esprit du lecteur par la mise au jour des « semences de gnose » qui y sont enfouies. Pour le sujet qui nous occupe, à savoir le rapport du christianisme et de la philosophie, il y est d'une part affirmé que la vraie philosophie est dans l'Écriture Sainte, puisque Moïse est bien antérieur à Platon ; et d'autre part Clément y décrit le vrai gnostique, le sage chrétien, supérieur aux philosophes païens et opposé aux hérétiques qui se parent faussement du nom de la gnose, comme Valentin et Basilide. Mais plus intéressant encore est la manière dont Clément comprend la philosophie comme une étape de la dispensation divine du salut à toutes les nations. Voyons cela à l'aide de quelques extraits.

Les Grecs ont été reconnus coupables d'avoir pillé toute l'Écriture : on l'a, je crois, suffisamment montré par d'assez nombreux témoignages. Que les plus réputés d'entre eux connaissent Dieu non par mode de connaissance certaine, mais par mode d'approximation, Pierre le dit dans sa *Prédication*⁵. [...] Il ajoute ensuite : « Adorez ce Dieu, mais pas à la manière des Grecs. » Car, à l'évidence, les sages grecs adorent le même Dieu que nous, mais sans en avoir de connaissance parfaite, puisqu'ils n'ont pas assimilé l'enseignement transmis par le Fils. Il déclare : « N'adorez pas à la manière des Grecs », il n'a pas dit : « N'adorez pas le Dieu qu'adorent les Grecs », parce qu'il cherche à modifier la façon d'adorer Dieu et non pas à prêcher un autre Dieu. Le sens de l'expression « pas à la manière des Grecs », Pierre le mettra lui-même en évidence lorsqu'il ajoute : « Emportés par l'ignorance et n'ayant pas comme nous la science de Dieu grâce à la connaissance parfaite, ils se sont formé des images de ce qu'Il leur avait donné le pouvoir d'utiliser, bois et pierre, bronze et fer, or et argent. Ils ont exalté et ils adorent les esclaves qui leur appartiennent. » (*Stromates* VI,V,39-40)

Pour « sauver » la philosophie antique, Clément joue à la fois sur le pôle de l'objectivité et de la subjectivité. Objectivement, les Grecs ont réellement atteint la connaissance de l'unique vrai Dieu. Subjectivement, il ne craint pas de qualifier religieusement cette connaissance comme « adoration ». Cependant cette connaissance est imparfaite, de sorte que qu'elle dérive presque nécessairement vers l'idolâtrie. On est ici très proche de Rm 1,23.

Les Grecs et nous-mêmes, nous avons, dit-on généralement, connu le même Dieu, quoique de manière différente ; c'est ce que [Pierre] ajoute encore en disant : « N'adorez pas non plus à la manière des Juifs : tout en croyant être les seuls à connaître Dieu, ils ne le connaissent pas, car il rendent un culte aux anges et aux archanges, au mois et à la lune. [...] Ainsi, vous qui apprenez avec sainteté et justice ce que nous vous transmettons, gardez-le et adorez Dieu d'une manière nouvelle, par l'intermédiaire du Christ. [...] Il a conclu avec nous une alliance nouvelle : celles qu'il avaient passées avec les Grecs et avec les Juifs sont anciennes, mais nous, les chrétiens, nous l'adorons d'une manière nouvelle, comme une troisième race. » Il a clairement montré, je crois, que le seul et unique Dieu a été connu par les Grecs, de manière païenne, par les Juifs, de manière juive, et par nous, de manière nouvelle et spirituelle. (*Stromates* VI,V,41)

⁵ Il s'agit d'un écrit apocryphe chrétien du II^e siècle, conservé essentiellement par les citations qu'en fait Clément.

Clément cite ici longuement la *Prédication de Pierre*, texte marqué par un fort antijudaïsme. Selon cet apocryphe, qui semble plus ou moins s'inspirer du raisonnement de Paul en Ga 4,8-11, les Juifs, malgré leur prétention, sont tout aussi idolâtres que les païens. L'auteur va jusqu'à dire que « les Juifs ne connaissent pas Dieu ». Mais comme Clément a parlé plus haut de la connaissance de Dieu par les Grecs (ce que la *Prédication* ne dit jamais explicitement, bien au contraire), il se retrouve avec un énoncé trop paradoxal : les Juifs seraient finalement derrière les Grecs dans l'ordre de la connaissance de Dieu. Clément corrige donc cette conclusion erronée en égalisant tout le monde, Juifs et Grecs, dans un statut inférieur par rapport aux chrétiens : « Dieu a été connu par les Grecs, de manière païenne, par les Juifs, de manière juive, et par nous, de manière nouvelle et spirituelle. » Reste que la *Prédication* sous-entend que l'alliance nouvelle prend la place de deux alliances anciennes, celle conclue avec les Juifs, bien sûr, mais aussi celle conclue avec les Grecs. C'est une idée intéressante, que Clément va développer un peu plus loin.

Nous ne saurions nous tromper si nous disons de manière générale que toute chose nécessaire et utile à la vie nous est venue de Dieu et que la philosophie a été donnée aux Grecs comme une alliance qui leur est propre. En effet, elle est un marchepied pour la philosophie selon le Christ, bien que les philosophes grecs fassent les sourds devant la vérité, par mépris de la langue des barbares ou par crainte du danger de la mort que les lois de la cité tiennent suspendue au-dessus de la tête du fidèle. (*Stromates* VI,VIII,67)

En parlant de la philosophie comme d'une *diathekê* (alliance) conclue avec les Grecs, Clément n'est pas infidèle à l'Ancien Testament en ce qu'il témoigne d'une multiplicité d'alliances entre Dieu et les hommes : Noé (Gn 9,9-17), Abraham (Gn 15,18) et sa descendance (Gn 17,2-21), Israël dans son ensemble (Ex 24,7-8), le prêtre Pinhas (Nb 25,11-13) et les lévites en général (Jr 33,21), le roi David (Ps 89,4). Néanmoins, parmi toutes ces alliances, la seule conclue avec un païen est celle de Noé, à laquelle Clément ne fait aucune allusion. Il ne serait d'ailleurs pas évident d'insérer l'alliance avec les Grecs dans le cadre de l'alliance noachique, puisque l'interdiction de consommer le sang inscrite en Gn 9,4 implique que le seul peuple de la terre à être resté fidèle à cette alliance est Israël. Il est donc plus facile de légitimer *a posteriori* la philosophie comme alliance, dans une perspective christologique : puisque la philosophie aide à connaître le mystère du Christ, c'est qu'elle orientait les hommes vers lui, fût-ce à leur insu.

C'est bien ainsi que procède Clément, tout en marquant deux limites importantes : d'une part, même converti par la philosophie, un chrétien doit bien ouvrir la Bible à un moment ou à un autre, et celle-ci est méprisée par les sages païens comme le produit d'une sous-culture, d'une culture barbare ; d'autre part les persécutions que l'Empire romain déclenche parfois contre les chrétiens font de la conversion un acte dangereux. Bref, si la philosophie est utile, voire même indispensable, pour conduire un païen à la foi, elle n'est pas en soi suffisante. Il faut encore l'humilité de l'intelligence et le courage de la volonté, humilité pour ouvrir les Écritures juives et courage pour résister aux persécutions. Clément n'insiste pas là-dessus, mais on remarquera que cette double exigence est précisément requise par l'alliance du Sinaï. Car le Juif humilie son intelligence en obéissant aux commandements avant de les comprendre. Il faut accomplir la Loi d'abord parce que Dieu le veut, et seulement dans un second temps parce que l'intelligence humaine saisit le sens des commandements. Et d'autre part le Juif doit être prêt à mourir pour la Loi, comme les martyrs de l'époque maccabéenne. Les deux alliances, celle des Grecs et celle des Juifs, apparaissent ainsi dans une remarquable complémentarité pour mener tout fils d'Adam vers le fils de l'Homme.